

Le point de vue du "gazier"

Autor(en): **J.P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **69 (1930)**

Heft 11

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-223145>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à

L'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—

six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté fin mars.

Pour éviter des frais de ports inutiles, utilisez notre compte-chèques postaux II. 1160.

LE POINT DE VUE DU «GAZIER».

SIX heures trois quarts du matin. La maison est silencieuse et calme comme un Anglo-Saxon à jeun. Soudain une série de coups vigoureux ébranlent la porte. Monsieur bondit hors du lit, les cheveux en bataille et le sourcil broussaillé. Un coup d'œil au réveil matin : Dieu soit loué, ce n'est pas encore l'heure du travail ! Mais quel est ce chahut alors ? Sous les chocs qui récidivent, la porte sonne comme un tambour. C'est insupportable.

Monsieur, furieux, se précipite :

— Holà ! Qui est-ce ?

— C'est moi, monsieur !

— Je pense bien que c'est vous ! Mais que me voulez-vous et qui êtes-vous ?

— L'employé du gaz, monsieur. Je viens pour un encaissement !

— Oui ? Eh bien, mon ami, il ne vous reste plus qu'à repasser un peu plus tard ! On ne dérange pas les gens à des heures pareilles, voyons !

Un temps. Pendant que monsieur se recouche, on entend la voix vengeresse du «gazier» qui gronde en s'en allant : «Les uns se lèvent à six heures, les autres à sept heures, les autres font la grasse matinée !»

Et tout cela sur un ton de désillusion immense.

Encaisseur, vous m'avez fait plaisir ! A une époque où peu de gens s'inquiètent des problèmes cosmiques, vous avez une conception du monde bien à vous. Pour vous, encaisseur consciencieux, un monde bien organisé serait celui où, à la fin du mois, chaque citoyen se tiendrait devant sa porte, à six heures précises du matin, avec un billet de banque à la main. Ça, ce serait une république, hein !

C'est vrai qu'au fond, inconsciemment ou non, la plupart de nos idées et de nos opinions sont fondées, comme celle du gazier, sur des sympathies ou des intérêts strictement personnels. Il y a le point de vue du dentiste, de l'ouvrier de ville, du pompier et du conseiller fédéral. Que l'homme a de la peine à être objectif !

J. P.



A LA VESITA D'ECOULA.

A la vesita que se fâ ti lè z'ans à saillifrou, lo menistrè dit adé cauquies bonnes parolès po encoradz li z'enfants à bin recordâ et à profitâ dè l'ao dzouveno temps; mà ne se geinè pas dè bramâ lè parejâo et cliâo que font l'écoula à la bernarda trâo soveint.

A la vesitè dè stu sailli, lo menistrè, qu'ètai malado, n'a pas pu veni, et l'est Louis à Piero, qu'est dè la coumechon dâi z'écoulès, qu'a du

féré lo discou. Assebin quand l'on z'u fini, et devant dè lè laissi sailli po se reintornâ, z'a de :

— Z'enfants ! ora que n'èint fini la vesita, vo deri tot net que m'a fé pliési dè vaire que y'ein a on part d'entrè vo ique sont dein lè premi dè l'écoula. C'est bon signo. Mâ y'ein a trâo dein lè derrâi. Vu don vo recomandâ dè mî recordâ, kâ se vo voliâi, vo pâodè ti ètrè dein la premiere mâiti dè l'écoula. Appliquâ-vo don mî du z'ora ein lé, et que l'an que vint, n'y ein aussè min à la quia et ni idein lè derrâi bancs. Y'é de.

LA SERVEINTA ET LE LETTRÉS.

LUNA dama qu'est z'ua passâ trâi senanès à la montagne tandi lo tsautein, avâi laissi sa serveinta soletta à l'hotô et lâi avâi dè l'âi envoi lè lettrés que porriont arrevâ pè la pousta tandi que l'étâi via; mà diabe la iena que la serveinta lâi espédiâ.

Quand la dama revegne et que le ve on moué dè lettrés su la trablia, le bramâ la serveinta et lâi demandâ porquò le n'avâi pas envoi cliâo lettrés, coumeint le lo lâi avâi recomandâ.

— Eh bin, noutra maîtra, repond la serveinta, lâi é bin peinsâ ; mà quand y'é vu que n'avâi rein dè bin importent dein cliâo lettrés et que cein ne pressâvè pas, y'é peinsâ que n'ètai pas la peina dè lè z'espédiyî.

LE LÉGATAIRE MALGRÉ LUI.

POUR forcer la chance à venir jusqu'à lui, Maurice Lucas prit une série de dix billets à la tombola des Vieillards convalescents, patronnée par la femme de son chef de bureau. Il en avait assez de ne jamais gagner une épingle ! Or, la série de dix billets lui assurait un lot ; il calcula qu'il avait tout avantage à faire plaisir à Mme X..., en s'offrant la certitude de gagner, tandis qu'en sacrifiant le prix de trois ou quatre billets destinés à rester de simples chiffons de papier, il ne recevrait qu'un froid merci de cette personne importante.

Il prit donc la série et, comme de juste, il gagna.

Son lot lui arriva un soir qu'il mettait ses pantoufles en rentrant du bureau. Un joyeux coup de sonnette, une voix claironnante dans l'entrebâillement de la porte : «C'est le gros lot, monsieur», et la chose fut introduite. Par son volume, c'était bien, en effet, le gros lot, un énorme paquet que Maurice Lucas défit d'une main tremblante d'émotion, après un généreux pourboire au commissionnaire enchanté.

Débarrassé de ses voiles, l'objet s'étala dans toute son horreur : c'était un cache-pot ventru, assez large pour y planter un petit jardin. Sur ses flancs rebondis, un vert cru mêlé à un rouge criard composaient des pavots et leurs feuilles sur un fond jaune vernissé. A côté de ces couleurs violentes, tout disparaissait dans la chambre, le mobilier n'existait plus.

«Qu'est-ce que je vais faire de cela ?» gémit Maurice.

Il ne possédait pas de chambres assez vastes pour contenir la chose, et les deux pièces qui composaient son appartement étaient si étroites qu'en logeant le gros lot dans l'une d'elles, il n'y restait même pas la place d'aller de la porte à la fenêtre !...

Pendant les jours qui suivirent, le malheureux

gagnant, qui ne pensait pas constamment à sa chance, eut cent fois l'occasion de se la rappeler. Voulait-il écrire ? Le cache-pot tenait toute la table ; il fallait le déposer sur le parquet. Voulait-il ensuite prendre un livre dans la bibliothèque ? il butait dans la chose, au risque d'y tomber. Lançait-il dans la cheminée l'allumette qui venait de donner une âme à sa pipe ? il se cognait violemment les doigts contre les pavots aux pétales flamboyants. Une fois, le choc fut si rude que Maurice espéra avoir cassé le monstre ; mais le monstre était solide, il ne broncha même pas.

Enfin, il fut placé sur terre, dans l'angle de la fenêtre. Comme il empêchait d'ouvrir les deux derniers tiroirs d'une commode, Maurice prit l'habitude d'y mettre ce qui aurait dû être dans ces tiroirs, cravates, gants, faux-cols, mouchoirs de poche ; puis le lot ouvrait une bouche si hospitalière que les objets les plus hétéroclites s'y donnèrent rendez-vous ; linge sale, vieux chapeaux, rebuts de toutes sortes, s'y accumulèrent bientôt dans le plus affreux pêle-mêle ; et, pour retrouver la moindre chose, il fallait entreprendre des fouilles qui n'allaient pas sans de furieuses impatiences.

«Seigneur ! qui me délivrera de cette calamité ? gémissait alors le gagnant. La Providence n'aura-t-elle pas pitié de moi ?»

La Providence eut pitié. Elle se présenta un jour au bureau de Maurice, sous les traits disgracieux de la mère du sous-chef.

Stimulée par le succès de la tombola des Vieillards convalescents, elle voulait à son tour en organiser une pour l'œuvre des Enfants malades. Un sourire aux lèvres et des billets plein les mains, elle s'adressa au jeune fonctionnaire qui s'était montré si généreux trois mois plus tôt.

— Vous ne refuserez pas à mes enfants ce que vous avez donné aux vieillards de Mme X... insista-t-elle. Je vous ai réservé une série de dix billets... Qui sait, vous gagnerez peut-être le gros lot !

«Dieu m'en préserve !» pensa Maurice.

Il eût bien voulu faire plaisir à la mère de son sous-chef ; mais le mois touchait à sa fin, un mois chargé de tout le poids d'un pardessus neuf ! Bref, Maurice n'était pas en fonds. Il put bien juste prendre trois billets de tombola, en maudissant du fond du cœur les zélées patronnes de toutes les bonnes œuvres passées, présentes et futures. Mais, comme la vieille dame n'avait pas l'air content, son bon ange lui envoya soudain une idée de génie.

— Madame, dit-il d'une voix qui vibrait de joie contenue, je ne prends que trois billets, mais je vous enverrai un lot !

Et, le soir même, sa chambre fut débarrassée de son meuble le plus encombrant.

Avec une joie naïve, il reprit possession des deux tiroirs de sa commode où gants et cravates retrouvèrent leur place, — il marcha dans l'étroite pièce qui lui parut immense, — il s'étendit bien à l'aise dans son fauteuil, ce qui ne lui était pas arrivé depuis trois mois. Et sa vie reprit son cours normal. Déjà il ne pensait plus à sa chance encombrante, quand, un soir qu'il commençait à fumer sa pipe, un joyeux coup de sonnette retentit, et une voix vibrante claironna :

— Monsieur, c'est le gros lot !

Maurice crut avoir la berlue ; un énorme paquet, qui ressemblait comme un frère à celui dont